

La fidélité impossible,
A la recherche d'un paradis perdu.
Une lecture de *L'insoutenable légèreté de l'être*¹
de Milan Kundera.

Etudiant en DEA de Sciences Politiques, j'avais rédigé voici quelques années un mémoire sur la question de *la figure de l'exil* en littérature, à travers le parcours de l'écrivain Milan Kundera. J'avais alors été amené à aborder la question de la fidélité, dans la vie et dans le couple, sous un angle très politique. J'y faisais lecture de la **cellule familiale** comme d'une **métaphore** : dans un contexte de bipolarisation encore très marquée au sortir de la guerre froide, venait l'heure des bilans pour tous ceux qui s'étaient engagés – ou que l'histoire avait entraînés – dans l'illusion **d'un monde meilleur à construire**. Ce leitmotiv de l'infidélité dans le roman incarnait l'infidélité – ou la trahison – ou la fidélité – de chacun face à ses engagements de jeunesse. Comme toujours en littérature, le succès international des personnages de Tomas et Tereza auprès des lecteurs venait très certainement aussi du fait qu'ils parlaient à chacun de nous dans notre intimité, dans notre humanité.

Le couple, métaphore du comportement de toute une société ?

La relecture du roman aujourd'hui, comme de l'ensemble de l'œuvre du plus tchèque de nos auteurs français, conduit à percevoir la réciproque comme aussi vraie. L'enjeu politique du roman s'efface avec le temps au profit d'enseignements sur le fonctionnement atemporel de l'individu lui-même. Les choix, les doutes et les tiraillements d'un peuple parlent au couple. Qu'est devenue la génération de 1968 en France sinon le modèle de ce qu'elle voulait brûler ? **Le concept de fidélité résiste-t-il mieux au politique qu'à l'intime ? A l'intime qu'au politique ?** Les évolutions, voire les contradictions de nos actes et nos discours au fil du temps sont parfois cruellement rappelés par nos médias lorsqu'ils retracent le parcours de nos dirigeants. Nous aurions tort de trop les leur reprocher. Elles se retrouvent tant dans l'intime que dans la vie de la cité, lorsque nos idéaux doivent se confronter aux faits. Entre clichés – la femme fidèle, l'homme enclin aux coucheries toujours répétées – et véritables choix de vie, faits de constantes et de renoncements, le roman de Milan Kundera à ce titre nous interroge.

Ainsi, très ancré dans un contexte historique des années 1980, *L'insoutenable légèreté de l'être* peut paraître aujourd'hui plus daté dans sa dimension politique. Elle ne s'appréhende que dans une remise en contexte. L'empire de mille ans nazi n'en avait pas duré plus de douze. Pourtant, celui qui lui avait succédé, dans l'esprit de la population de part et d'autre côté du rideau de fer, serait éternel. Aussi éternel qu'une union consacrée. Il n'est plus. Cette illusion d'un empire immortel, illusion partagée de part et d'autre du dit rideau, l'auteur lui-même en souligne l'importance dans son dernier roman, *L'ignorance*². Bref, là où la tragédie politique s'est peut-être affadie en entrant dans l'Histoire, la tragédie proprement individuelle, et en cela fondamentalement humaine du roman, resurgit au premier plan : les fidélités et infidélités des protagonistes de *L'insoutenable légèreté de l'être* résonnent avec un écho bien familier pour le lecteur. L'expérience des anciens n'est rien devant l'autel où s'échangent les consentements. Face à la feuille, Kundera revendique par les mots la mise en scène de différents « possibles » de son existence, quand la vie ne nous permet d'en réaliser qu'un : c'est toute la problématique de *L'insoutenable légèreté de l'être*. Et nous, quels seraient nos

¹ Toutes les notes de pagination renvoient à l'édition poche de Gallimard, Folio n°2077.

² *L'ignorance* Gallimard 2003

choix en matière de fidélité si nous pouvions faire machine arrière ? Prendrions-nous les mêmes chemins ?

*
* *

Poser la question de la fidélité dans le couple revient donc à interroger le temps.

La fidélité n'a de sens que dans la durée. Le roman *L'immortalité*³ poursuit d'ailleurs implicitement cette interrogation. A quoi, à qui sommes-nous fidèles vingt ans après un échange de consentements, matérialisé ou non par deux anneaux ? Le principe même d'engagement interroge bien la durée de celui-ci. Pouvons-nous demeurer semblables dans un monde en perpétuelle évolution ? **Pouvons-nous changer tout en demeurant fidèle**, et à ce moment-là, **à quoi ou à qui sommes-nous fidèles ?**

Depuis les premiers contes de fées de l'enfance, on nous apprend la rencontre du Chevalier Charmant et de la Douce Princesse, et toujours les récits s'arrêtaient au « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Et après ? Après, il faudra bien des années pour comprendre qu'avec ou sans assiettes brisées, ce sera, pour le pire et le meilleur, plus compliqué ; et bien des années encore pour comprendre que la littérature enfantine ne pourra plus grand-chose pour sauver nos illusions.

Revenons aux personnages du roman.

Un homme, **Tomas**, de position sociale favorable – il est chirurgien renommé – est un polygame avéré. De forte personnalité, il n'en est pas moins très amoureux de sa femme Tereza, au point de ne pas voir ce que pourrait apporter une fidélité subie tant ses aventures sont à ses yeux sans conséquence. Disons qu'il est **fidèle à son infidélité chronique**. Le prix à payer pour ces « écarts conjugaux » toujours renouvelés, ce n'est pas l'éloignement ou l'affaiblissement de l'amour, au contraire ; c'est la culpabilité. La culpabilité de sentir la souffrance de Tereza.

Tereza, petite provinciale « échouée » dans la capitale de la bohême comme dans la vie de Tomas, incarne la faiblesse de celle qui subit sa vie plus qu'elle n'en gouverne les choix. A l'exception de l'étrange euphorie guerrière du Printemps de Prague, où, prenant en main son destin de photographe, elle gagne le sentiment de « participer à l'Histoire » et à sa propre histoire, elle subit le reste du temps sa propre existence et vit dans l'ombre de Tomas. A sa **jalousie** extrême s'ajoutent les cauchemars de sa propre culpabilité : comment être assez forte pour ne pas entraver le bonheur de son mari par d'incessants reproches ? Fidèle à sa fidélité, Tereza le sera jusqu'à son **unique écart**. Dans la peur alors qu'il l'apprenne un jour, culpabilisée de ne pas trouver la force pourtant d'accepter l'infidélité chronique de Tomas, elle portera ensuite le poids de **sa propre infidélité** comme celui d'une **trahison**. Le principe de fidélité des corps n'a jamais construit la liaison de Tomas envers elle, mais bien celle de Tereza envers lui.

Des quelques deux cents **maîtresses de Tomas** revendiquées dans le roman, retenons **Sabina**. Tout à fait polyandre, elle s'amuse des allers-retours de Tomas, de sa vie conjugale à sa vie extraconjugale. Célibataire libertine, elle ne serait **fidèle qu'à un principe** : le **non-engagement**. Mais celui-ci ressemble fort à une fuite en avant, qu'incarne d'ailleurs l'itinéraire géographique du personnage. Ainsi, **l'espace** est lui-même une **métaphore du temps**. Quand Tereza et Tomas, après leur exil d'après 68, retourneront au pays, puis, dans le pays, finiront par s'installer au plus loin du « bruit du monde », dans une campagne isolée de

³ *L'immortalité*. Gallimard 1990.

Moravie, Sabina, elle, poursuivra son chemin toujours à l'ouest, de la Suisse à la France, de la France aux Etats-Unis. Cette **fuite vers l'ouest** pourrait incarner le **chemin linéaire de la vie** : il n'est pas de retour possible. La **fuite intérieure de Tereza et Tomas** serait symboliquement plus à comprendre comme la **quête d'un Paradis Perdu** qui n'existe pas : elle traduit pour le couple leurs plus heureuses années de vie, quand l'ambition individuelle et le bruit du monde se sont tus.

A ces personnages, il convient d'en ajouter un autre, personnage à part entière : **la chienne Karénine**. Porteuse d'un nom humain, mais d'un nom de littérature et de fiction, elle incarne un idéal. Offerte par Tomas à Tereza pour l'aider à faire taire la solitude que Tereza éprouve au sein même de leur couple, elle est, de fait, **symbole séculaire de fidélité** – il suffit pour s'en convaincre d'un détour par la peinture de la Renaissance où l'on plaçait aux pieds des dames peintes le meilleur ami de l'homme pour souligner leur vertu. Karénine remplira jusqu'à sa mort sa mission, posant à sa manière la véritable question de **l'ennemi de la fidélité : le temps**. Karénine, animal de compagnie, n'évolue pas ; son amour est gratuit et la chienne donne cet amour sans compter à sa maîtresse – terme polysémique – dans un monde immuable. Dans un temps non plus linéaire, temps de la fugacité des êtres et des choses, **le chien incarne le temps circulaire de l'éternel instant sans cesse renouvelé**. Amour qui ne se commande pas, porteur d'une éternelle reconnaissance dépourvue des ombres de la jalousie, du doute et de la souffrance, amour pur don : en un mot, cet amour *est* le Paradis. Un amour comme celui que devaient éprouver Adam et Eve avant d'avoir mordu le fruit qui les a projeté dans un monde où la raison l'emporte sur le sentiment. Ah ! Si Adam et Eve avaient pu cacher leur faute, s'ils avaient su se cacher du regard de Dieu. Pourrait-on alors encore parler de faute ?

Le regard de l'autre, le regard de soi.

Tant qu'il est possible de cacher l'infidélité aux yeux de l'autre au sein du couple, voire la dispute et même la violence aux yeux des tiers, elles « n'existent pas ». Mais lorsque dissimuler devient impossible, aucun retour en arrière n'est permis : le temps se met en marche. C'est le fameux principe de la « machine infernale » tragique de Cocteau : le destin est alors enclenché. **Il y aura toujours un « avant » et un « après » la faute**, un « avant » et un « après » l'infidélité découverte. Comme il y a aura toujours un « avant » et un « après » l'invasion des chars dans Prague : dans une logique bien protestante, il n'y a pas de rémission des péchés avant le Jugement Dernier.

Mais qui a commencé ? Qui est responsable des petits éloignements insidieux et progressifs à la fidélité du mariage, comme à celle du « Grand Frère » soviétique scellée dans un pacte à Varsovie ? Ce « socialisme à visage humain » défendu par les tchèques dans la deuxième moitié des années soixante n'était-il pas une trahison quotidienne d'une idylle née avec la Libération sur le lit d'un certain nombre de petits mensonges, grands crimes, et trahisons de l'Histoire ? Et en même temps, qui trahit qui, de celui qui n'évolue pas, ou de celui qui change dans un monde qui change ? Et qui trahit qui, d'un Tomas qui n'a jamais été fidèle, ou de Tereza, fidèle de toujours, mais qui un jour, une fois, cesse de l'être ? **Tout est affaire de culpabilité et de culpabilisation**. D'où l'importance dans le roman du mythe d'Œdipe revisité. En amour comme en politique, le plus coupable n'est pas le plus fort, c'est le plus culpabilisé. Plus faible, moins heureuse, Tereza choisira d'abandonner Tomas pour rejoindre Prague ...et fuir la « terreur de le perdre » (p. 116). Mais Tomas ne tardera pas à la rejoindre. « On a toujours tendance à voir dans la force un coupable et dans la faiblesse une victime. Mais dans leur cas, Tereza s'en rendait compte : c'était le contraire ! » (p. 450)

Ainsi, au regard du tiers s'ajoute son propre regard sur le couple. L'évocation du mythe du Banquet de Platon pose la **question de l'être idéal** : s'il nous attend quelques part,

en tant qu'idéal, il nous reste inaccessible comme un amour de littérature ou l'image lisse d'un mannequin de magazine. En attendant, une vie de couple, c'est toujours le fruit d'une rencontre fortuite, une Tereza envoyée « au fil de l'eau dans une corbeille » (p.344-345). Du coup se retrouve posée la question du sacrement du mariage. Quel sens peut-il avoir dans un monde de hasard ? L'union doit-elle quelque chose au divin, ou à la seule fortune ? Dans la seconde alternative au moins, le divorce est légitime : notre devoir envers Dieu, plus que de nous montrer fidèle à un serment que le temps use, n'est-il pas d'être heureux ? Le bonheur n'est pas un désir égoïste, c'est un devoir alors que nous n'avons qu'une vie : de quel droit la gâcherions-nous avec quelqu'un qui ne nous est pas destiné ?

Fidèle par amour ou par raison ?

Ainsi la vieillesse n'est pas une usure des corps, c'est une perte des illusions. Que dire à l'être fidèle qui le serait parce que « c'est compliqué d'agir dans la dissimulation » ? C'est pourtant un des rares moyens qu'offre la vie d'en vivre plusieurs en une seule, de retrouver l'exaltation de la jeunesse, de jouer avec les interdits qui nous font si humains. « Il voulait le royaume de Dieu sur la terre », fait graver le fils de Tomas sur sa tombe (p. 404). La quête d'idéal nous poursuit toujours, dans **l'idylle** et dans le grand amour. Œdipe se crève les yeux autant pour se rendre aveugle à ses défauts et aux défauts de l'autre que pour se punir. La « passion », étymologiquement souffrance, concrètement destruction et mort, est perçue positivement dans une Bible où l'on « vomira les tièdes » et sacrifiera ses propres enfants, d'Abraham à Dieu lui-même. La question de **l'intensité du don** au cœur de nos engagements est donc très **ambiguë** quand on la confronte à la fidélité. Une fidélité « raisonnable », il n'est pas dit que Dieu en veuille. Il ne voudra guère plus des mille trahisons de circonstance. Se sépare-t-on, divorce-t-on aujourd'hui parce que c'est « plus facile » ? Techniquement, certainement, oui. Le choix individuel n'en reste pas moins facile que de continuer « un jour de plus » dans une relation qui ne vit plus ou qui trahit nos aspirations.

C'est cela, l'insoutenable légèreté de l'être. La conscience que **les actes « lourds » de nos existences** comme nos engagements **ne pèsent que peu quand la mort nous attend**. Et la possibilité – la tentation – de renoncer à ce qui faisait sens pour l'illusion d'un autre sens possible. Pourquoi rester fidèle ? On ne peut réécrire ce qui a déjà été joué. Mais la fidélité « raisonnable » n'est pas la plus noble. Contre la certitude de notre mort, le doute est tentant. Il est le propre de la maturité. Le renoncement à nos vanités. Croire plus que savoir. **Celui qui reste dans la fidélité par peur des complications** et la certitude (l'illusion) d'être « du bon côté de l'amour » **n'est déjà plus tout à fait dans l'amour**. De l'intégrité à l'intégrisme, il n'y a qu'un pas. Car l'amour, lui, est espérance. Mais donc aussi culpabilité et désespoir. L'amour du chien Karénine est rassurant dans son Paradis circulaire dépourvu de toute évolution. Il n'en est pas pour autant plus humain.